

THÉÂTRE - CRITIQUE

Alice Zeniter présente « Édène », qui s'inspire du roman de Jack London, au diapason des vulnérabilités d'une héroïne



THÉÂTRE PUBLIC DE MONTREUIL
/ D'APRÈS JACK LONDON /
CONCEPTION, ÉCRITURE ET MISE
EN SCÈNE ALICE ZENITER

Publié le 20 janvier 2025 - N° 329

On connaissait Martin Eden, héros éponyme du roman de Jack London. On découvre l'alter ego féminin et contemporain de ce personnage dans *Édène*, pièce écrite et mise en scène par Alice Zeniter au Nouveau Théâtre de Montreuil. Une talentueuse réinvention des réflexions sur la création littéraire et les conditionnements sociaux soulevées, en 1909, par l'écrivain américain.

Les sociétés au sein desquelles respirent, évoluent et se débattent Martin Eden, héros sorti de l'esprit de Jack London, et Édène, héroïne imaginée par Alice Zeniter en s'inspirant de ce personnage de roman, n'ont pas grand-chose de commun. Le jeune homme vit à Oakland, sur la côte ouest des États-Unis, au début du XXème siècle, alors que la jeune femme est à la fois notre compatriote et notre contemporaine. Cependant, tous deux font l'expérience d'existences comparables. Naissance dans un milieu populaire. Rencontre d'une jeune fille issue d'une famille bourgeoise dont il et elle vont tomber amoureux. Chemin d'apprentissage les menant à se cultiver, à découvrir la littérature, à se mettre à écrire, parallèlement à un emploi alimentaire, puis, après de longs efforts et de nombreuses déconvenues, à connaître le succès et la célébrité, sans parvenir à jouir de leur consécration. C'est ce destin semé d'embûches et nourri de passion que l'autrice et metteuse en scène Alice Zeniter s'approprie par le théâtre. *Édène* réinvente l'œuvre de Jack London avec intelligence en nous plongeant dans un monde exclusivement féminin.

Un parcours de transclasse

Cette création pour cinq comédiennes prend les libertés nécessaires afin de faire revivre pleinement, aujourd'hui, les problématiques sociales et artistiques contenues dans *Martin Eden*. Pour réussir son projet, Alice Zeniter avait besoin de l'écriture solide qui est la sienne, ainsi que d'un groupe d'actrices irréprochables. Autour de la touchante Camille Léon-Fucien (qui interprète le rôle-titre), Ana Blagojevic, Leslie Bouchet, Chloé Chevalier et Elsa Guedj (en alternance avec Mélodie Richard) passent d'un rôle à un autre avec aisance. Leurs personnages s'aiment, se chamaillent, s'entraident, luttent pour s'affranchir de divers jugs. Malgré quelques longueurs, le parcours de transclasse de la jeune Édène creuse des sujets qui, en 2025 autant qu'en 1909, importent. Honte sociale, condition ouvrière, doutes de l'autodidacte, conformisme du marché de l'édition... Durant deux heures, nous nous mettons au diapason des vulnérabilités d'une héroïne qui se démène, avec force, pour imposer la légitimité de ses désirs et de ses inspirations.

Manuel Piolat Soleymat

Alice Zeniter, la voix des autres



Photo Lynn S.K.

Artiste associée à La Comédie de Valence, l'écrivaine, metteuse en scène, dramaturge et réalisatrice Alice Zeniter déploie dans son travail un goût pour la narration et une analyse précise des structures sociales.

L'exercice du portrait constitue toujours pour le ou la journaliste un petit défi en soi. Si son enjeu peut être vu comme une alternative entre « *conforter la notoriété avérée des hommes [et des femmes, NDLR] du jour – dont les faits et gestes font l'actualité – [ou] FAIRE advenir à la célébrité des individus ordinaires* », il s'agit aussi (surtout ?) de raconter au mieux la personne rencontrée. **Une question accrue lorsque la forte notoriété de ladite artiste – en l'occurrence Alice Zeniter – est liée à un champ (ici littéraire) autre que celui amenant l'écriture dudit portrait (soit son travail théâtral).** Et que, depuis 2017 et l'obtention du prix Goncourt des lycéens pour son roman *L'Art de perdre*, histoire sur trois générations d'une famille algérienne (embrassant la guerre d'Algérie), pelletée d'articles se sont déjà consacrés à son parcours, son travail et son regard. Chacune des actualités de l'artiste, qu'elle soit littéraire, cinématographique ou théâtrale, étant, ainsi, largement relayée.

Lors de l'échange avec elle courant décembre, s'il fut question de *Frapper l'épopée* – son dernier roman paru en août chez Flammarion – et de *Petite Casbah*, dessin animé abordant la guerre d'Algérie co-écrit avec la metteuse en scène, dramaturge et autrice **Alice Carré** – et diffusé sur France 4 –, c'est bien le théâtre qui fut au cœur de l'interview. D'abord, parce que, comme Alice Zeniter elle-même le précise, étant alors en tournée avec *Édène*, ce spectacle – qui constitue le plus important en matière de production et d'équipe depuis les débuts de sa compagnie – l'accapare totalement. Ensuite, parce qu'à travers cette création, l'écrivaine et metteuse en scène déplie des réflexions stimulantes sur l'adresse, la place de l'auteur.ice, les rapports de classe – qui infusent tout son travail par ailleurs. Ainsi, **les échanges ont permis de tirer des fils, notamment politiques, présents dans l'ensemble de ses pratiques.**

Éviter le « folklore charmant »

Dixième création parmi les lectures, lectures musicales, concerts littéraires et spectacles (jeune public ou non) portés au sein de sa compagnie l'entente cordiale, *Édène* est un cheminement autour de *Martin Eden* de **Jack London**. Si Alice Zeniter s'est inspirée de ce roman qui est « *l'un de [ses] préférés* » et où la lutte des classes fait rage, elle n'avait pas pour autant « *envie d'en faire une adaptation théâtrale* ». **Outre son souci d'éviter « le 'folklore charmant' face à la représentation de la lutte des classes en sépia », de contourner le « risque que les gens ne voient plus la lutte, mais uniquement la sépia », se posait la question du sexisme très présent chez London. « Que faire du fait que ce roman se déroule dans un monde pensé par London, pour qui il est évident que la création est un acte masculin ? »** Alice Zeniter ayant, elle, le désir que le personnage central soit une autrice, ses cheminements l'ont amenée progressivement à n'imaginer que des personnages féminins autour d'Édène. À travers l'itinéraire de transfuge de classe de cette jeune femme pauvre et noire – à la domination sociale et au sexisme s'ajoutant le racisme – qui connaîtra le succès en écrivant sur ses anciennes collègues de travail, la pièce déplie un regard fertile sur la littérature.

Réunissant une équipe artistique et technique pour partie habituée de L'Entente cordiale, **l'ensemble embrasse autant une critique du fonctionnement du champ littéraire – et de son corollaire, le système médiatique et de promotion –, des questionnements sur la position de l'écrivain.e, que de la fétichisation de la figure du pauvre par les classes sociales supérieures.** « *Édène se pose des questions : est-ce qu'écrire c'est espionner ? Publier, est-ce vendre des secrets qui ne sont pas les siens ? À qui s'adresse-t-elle ? La publication du livre est violente pour elle, pour ça. D'autant que des personnes – non concernées par le monde sur lequel elle écrit – viennent lui dire qu'elle a rendu une dignité à ces travailleuses, qu'elle leur a donné une voix. Mais elle est en permanence hantée par la question d'avoir fait une représentation de ces femmes les dépossédant.* »

L'acuité d'Édène quant à son expérience du monde littéraire, l'instrumentalisation de l'auteur – une fois la célébrité acquise, peu importe ce qu'elle écrit –, la critique des jugements esthétiques, comme ses interrogations sur le sens de son travail, amène à interroger Alice Zeniter sur les possibles inspirations de la pièce : « *Quand j'ai apporté le texte aux comédiennes pour notre première semaine de travail à la table, j'étais persuadée d'avoir adapté London. D'autant que j'avais mené une collecte de parole auprès de jeunes auteur.rices en leur soumettant des situations sur les marques de classisme dans le monde de la culture et que j'avais utilisé ce travail pour l'écriture de la pièce. Donc, pour moi, il était clair que c'était une inspiration d'après Martin Eden, avec l'apport de dix jeunes auteurs et autrices d'aujourd'hui. Ce n'est qu'en commençant à travailler à la table que je me suis aperçue que cela parlait beaucoup de moi. Naïvement, je ne l'avais pas vu.* » **Pour autant, si la pièce se nourrit de ses « expériences d'autrice », elle n'est pas non plus autobiographique.** « *La forme, la désillusion, le suicide viennent du roman, pas de moi.* »

À la recherche du vertige

Si souligner qu'un.e écrivain.e se nourrit de ce qu'il traverse pour façonner ses histoires et ses personnages constitue un bon gros lieu commun, le cheminement réalisé est toujours singulier. **Chez Alice Zeniter, l'un des moteurs dans le travail est une interrogation, un trébuchement.** « *Mon travail, quelle que soit sa forme, appartient forcément à un même mouvement. Après, cela tient du vertige qui me saisit devant quelque chose. Pour reprendre les paroles de Toni Morrison, l'écriture me permet de mettre en ordre le chaos du monde. Généralement, par exemple, avant de commencer un livre, je passe du temps à me renseigner sur un sujet. Si, en faisant des recherches, celles-ci m'apportent une réponse claire, je n'écris pas dessus. Si le vertige continue, je sais qu'il faut que j'écrive. Il faut que je trébuche sur quelque chose pour me rattraper par l'écriture.* » Pour *Frapper l'épopée*, roman plongeant dans la Nouvelle-Calédonie contemporaine tout en abordant son passé colonial, c'est la découverte de la déportation de 2.106 Algériens là-bas qui l'a amenée à se plonger dans l'histoire de ce territoire. Le déplacement pour résoudre le « vertige » s'accompagnant de la nécessité pour l'autrice d'éprouver les lieux, les paysages, les espaces par le corps, elle s'est rendue en Nouvelle-Calédonie pour écrire – tout comme elle a, d'ailleurs, travaillé dans une blanchisserie d'abattoir pour nourrir l'écriture d'*Édène*.

Quel que soit le médium, Alice Zeniter se dit vigilante dans son travail quant à la silencieuse de voix, de récits, d'histoires. « *Pourquoi certaines vies ne sont-elles jamais racontées ? Est-ce parce que cela ne marche pas avec nos formes traditionnelles de récit ? Ou est-ce parce que les personnes qui écrivent venant majoritairement de certains milieux, ce sont des choses qu'elles n'ont jamais traversées ?* » On en arrive à la question des « motifs » que d'aucuns peuvent nommer « obsessions ». Et on en revient, une fois encore, au personnage d'Édène, qui répond à une critique sur l'aspect répétitif du travail d'Annie Ernaux par cette interrogation puissante : « *Est-ce que c'est grave si c'est répétitif ?* ». « *J'aime beaucoup le travail d'Ernaux et ça me faisait plaisir de l'amener ici avec cette question-là. En plus, j'écrivais la pièce au moment où elle a eu le prix Nobel et j'étais agacée par tous ces discours autour de son œuvre, les critiques portant sur ce que serait de la 'bonne' littérature. C'est une vraie question qui m'habite aussi et à laquelle je n'ai pas de réponse. Mais ce serait hyper triste de se dire qu'à chaque fois qu'on fait un livre (ou un spectacle), une fois celui-ci terminé, on n'aurait plus la possibilité de le remettre en forme, de reprendre ce qu'on y développe – alors qu'on a évolué. Les livres ne doivent emprisonner ni la vie ni la pensée. Nous les débordons et, forcément, des choses se retrouvent de livre en livre.* » Chez Alice Zeniter, qu'il s'agisse de romans, d'essais, de dessins animés ou de spectacles, il est mis en partage – avec un goût revendiqué pour la narration – des récits et des voix silencieuses, étouffées, autant qu'une analyse des structures qui nous meuvent.



LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Les Caprices de Marianne
 Comédie
Alfred de Musset

TT

Mise en scène
 Philippe Calvario
 | 1h30 | Jusqu'au
 30 mars, Théâtre
 des Gémeaux
 parisiens,
 Paris 20^e,
 tél. : 01 87 44 61 11.

Édène

Drame
Alice Zeniter

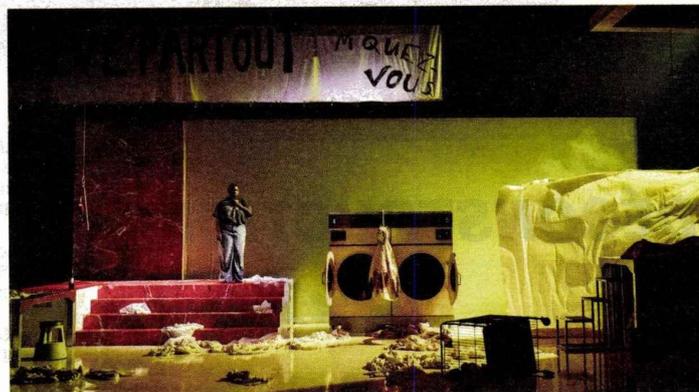
TT

Mise en scène
 Alice Zeniter
 | 2h10 | Jusqu'au
 26 janvier, Théâtre
 public de Montreuil,
 tél. : 01 48 70 48 90.
 Et le 6 février à
 Fouesnant, le 3 avr.
 à Auray, les 23
 et 24 avr. à Brest...

Les temps changent. À peine si le divin Musset (1810-1857) des *Caprices de Marianne* daignait pardonner à son « égoïste héroïne » – femme mariée au demeurant – de ne pas aimer le fragile Cœlio, et voilà que la romancière et femme de théâtre Alice Zeniter adapte sans complexe au féminin *Martin Eden* (devenu *Édène*), de l'Américain Jack London (1876-1916). Rien à voir ? Si ce n'est mesurer l'évolution de nos regards. Outre une beauté, une finesse, une intelligence de la langue miraculeusement retrouvées, reprendre les classiques du répertoire permet de comprendre d'où nous venons, les histoires qui nous ont forgés. Ainsi Musset nomme-t-il bizarrement « comédie » ce mortifère drame amoureux (1833) où se joue la sarabande des désirs. Cœlio aime follement Marianne, qui aime plutôt son mari mais finira par être attirée par Octave, l'ami dépravé que Cœlio a vainement chargé de plaider pour lui. Enchaînement fatal et quasi racinien d'échecs sentimentaux dans un texte à l'insolence noire, à l'écriture électrique. Trop peu joué aujourd'hui. Philippe Calvario l'a au moins efficacement monté dans un décor aussi mobile que ses inconstants personnages, Cœlio excepté. Il incarne lui-même un Octave vieillissant à la fougue désenchantée. Et en costume d'époque, Zoé Adjani est une Marianne touchante, qui revendique hardiment d'aimer qui elle veut.

Comme le tente Édène. Malgré les différences de classe, d'éducation. Malgré la honte sociale. Dans un espace exposé aux quatre coins et aux lumières de feu, Alice Zeniter a choisi une distribution exclusivement féminine pour incarner le très autobiogra-

phique roman de London (1909). Ou comment Martin Eden, jeune aventurier pauvre et illettré, veut par amour se hisser vers la littérature, l'écriture, la bourgeoisie prétendument éclairée. Et se heurte malgré son talent à toutes les barrières. Jusqu'à rejeter, peu à peu, les illusoirs attrait d'une culture de nantis aveugles aux vraies beautés du monde, et hypocrites, et cruels. Camille Léon-Fucien est Édène. Massive, puissante, elle sacrifie tout au désir d'être écrivain et de plaire à Rose, l'universitaire brillante, privilégiée et méprisante. Alice Zeniter aime assez le livre pour savoir en diffuser le désenchantement, la mélancolie triste dans cette radicale adaptation à notre époque. Et pas « outrageusement » féministe, tant semble juste que des comédiennes s'emparent d'un ascenseur social si sélectif ; surtout pour elles... Édène comme Eden renoncera, s'enfoncera dans la nuit. Pour survivre, elle a connu l'enfer des petits boulots (la blanchisserie d'un abattoir que décrit et montre superbement Zeniter), l'usure du monde des précaires. Mais trop individualiste, elle ne s'est pas assez solidarisée avec ces femmes exploitées dont elle a pourtant tiré un livre à succès. Le roman de Jack London invitait à un combat social que la metteuse en scène n'esquive pas, montrant une Édène trop solitaire, adoptant comme malgré elle, malgré sa détresse, les sectaires codes bourgeois. Quelques longueurs, des chutes de rythme, des disparitions trop hâtives de personnage, telle l'épatante Elsa Guedj dans son éphémère rôle de journaliste : la honte sociale des transfuges de classe que Jack London fut des premiers à si bien traduire blesse pourtant à vif...



Dans *Édène*, Alice Zeniter choisit de féminiser les personnages de Jack London.

« ÉDÈNE » : ALICE ZENITER TRANSPOSE L'ŒUVRE DE JACK LONDON, VERSION FÉMINISTE

En transposant sur les planches *Martin Eden*, dont elle féminise le personnage principal, la romancière et dramaturge interroge avec acuité la notion de transfuge de classe et la figure de l'écrivain.

CULTURE ET SAVOIR ⌚ 4min Publié le 24 novembre 2024

[Sophie Joubert](#)



En féminisant les personnages et en introduisant la question raciale dans la lutte des classes, Alice Zeniter donne une amplitude supplémentaire aux problématiques soulevées par Jack London.

© Simon Gosselin

Qu'elle écrive des romans, réalise des films ou mette en scène des spectacles, Alice Zeniter affronte des sujets puissamment politiques, qu'il s'agisse de la catastrophe environnementale dans le long métrage *Avant l'effondrement* (2023), de la place des femmes dans la littérature (*Je suis une fille sans histoire*, l'Arche, 2021) ou, récemment, de la lutte des Kanak (*Frapper l'épopée*, Flammarion, 2024).

Créée à la Comédie de Valence, *Édène* remet sur le métier le chef-d'œuvre de Jack London, *Martin Eden* (1909), en transposant de nos jours l'histoire du marin devenu écrivain. Sur scène, le jeune homme pauvre d'Oakland devient une jeune femme noire (Camille Léon-Fucien) qui vit de petits boulots et loue une chambre dans l'appartement insalubre de son amie Gigi (Chloé Chevalier). Quand elle rencontre Rose (Leslie Bouchet), une thésarde violoniste qui a échoué à devenir documentariste, Édène découvre les codes de la bourgeoisie cultivée.

Avide de connaissances, elle emprunte des livres tous azimuts à la bibliothèque et commence à écrire des textes en cachette. Quand elle se fait embaucher à la blanchisserie d'un abattoir, le sort des ouvrières épuisées par le labeur devient un matériau littéraire.

Des machines à laver qui crachent de l'eau souillée de sang

De facture réaliste, la mise en scène s'appuie sur un espace divisé en deux parties. À jardin, l'appartement des Morse, la famille de Rose et de sa sœur Ariane, dont le faste clinquant est synthétisé par un escalier de faux marbre rouge. À cour, un Meccano de meubles et de jouets d'enfants, figure le logement exigu de Gigi et de sa compagne Hory (Mélodie Richard). Par un jeu de d'éléments de décor montés sur roulettes, de son et de lumière, ces lieux de vie se transforment en blanchisserie à l'atmosphère irrespirable, avec d'énormes machines à laver qui crachent de l'eau souillée du sang des bêtes abattues.

SUR LE MÊME THÈME



« PETITE CASBAH » D'ALICE ZENITER :
« ENFIN, UNE KHADIDJA ET UN
MALEK QUI NE SONT PAS DES
PERSONNAGES DIABOLIQUES »



En féminisant tous les personnages du roman et en introduisant la question raciale dans la lutte des classes, Alice Zeniter colle à l'époque et donne une amplitude supplémentaire aux problématiques sociales et intimes soulevées par London. Admiratrice du film de Ken Loach, *Land and Freedom* (1995), qu'elle cite au passage, elle fait de la scène un lieu dialectique, notamment lors des passages dans la blanchisserie où les ouvrières, aiguillonnées par un journaliste de gauche, discutent de la nécessité de faire grève. Prise en étau entre sa fascination pour la bourgeoisie et sa fidélité au milieu populaire, Édène incarne l'impossible équation des transfuges de classe.

Comment réunir culture légitime et culture populaire ? Comment trouver les mots, la forme adéquate pour exprimer la souffrance au travail, les corps usés et démantelés par les tâches répétitives ? Comment devenir écrivaine à succès sans trahir les siens en volant leur vie, sans produire des textes formatés ? Autant de questions portées par d'émouvantes interprètes qui endossent plusieurs rôles et portent collectivement la trajectoire d'une jeune femme broyée par des injonctions contradictoires.

Édène, texte et mise en scène d'Alice Zeniter. En tournée jusqu'au 20 mai 2025, à Marseille (La Criée) du 27 novembre au 1^{er} décembre, à Nantes du 4 au 6 décembre, à Lyon du 10 au 13 décembre 2024, à Montreuil du 15 au 26 janvier 2025... Le texte est publié aux éditions de l'Arche.

- Magazine de Seine Saint-Denis

Alice Zeniter transforme « Martin Eden » de Jack London en « Edène »



[Christophe Lehouste](#)

- Au Théâtre Public de Montreuil, la romancière propose une adaptation féministe et pertinente de l'œuvre de Jack London.
- Ce récit d'ascension sociale d'une jeune femme à travers l'écriture, interprété par une troupe exclusivement féminine, ravive les questions déjà présentes dans l'œuvre du romancier américain.
- Interview d'Alice Zeniter, déjà connue pour son roman « L'Art de perdre ».



Alice Zeniter ©Lynn S.K

Qu'est-ce qui vous intéressait dans « Martin Eden », le roman de London, et pourquoi avoir choisi de le transposer au théâtre ?

Ce qui m'intéressait, c'est qu'il raconte une histoire d'ascension sociale qui n'est pas une histoire d'ambitieux, contrairement aux figures des romans de la fin du XIXe siècle type Rastignac ou Bel Ami. Le personnage de London n'est attiré par la bourgeoisie que pour ce qu'il imagine qu'elle peut lui donner : l'accès à la beauté. Il tombe amoureux d'une femme

qui lui paraît incarner la beauté éthérée de la bourgeoisie et à travers elle un rapport à l'art. Et je me suis dit que j'avais à nouveau envie de raconter cette histoire pour les questions qu'elle soulève : comment rencontre-t-on l'art quand on vient d'un milieu socioculturel qui ne nous a pas mis ça sur notre chemin ? Et comment fait-on pour créer quand on vient d'un milieu qui nous dit : « *laisse tomber c'est pas pour toi ?* »

Et pourquoi ne faire jouer la pièce que par des femmes ?

Je trouve que le roman de London a bien vieilli sur toutes les questions sociales, politiques, artistiques, mais sur la question du sexisme, on ne peut pas en dire autant. Chez London, il y a cette croyance que seuls les hommes peuvent être des forces créatrices, les femmes ne sont que des muses ou des exégètes. Et j'ai donc voulu raconter l'histoire avec une héroïne femme et uniquement avec des femmes pour voir ce que ça donnerait.

Comment avez-vous procédé pour moderniser l'œuvre de London ? Vous êtes-vous beaucoup documentée ?

Oui, je suis par exemple allée interviewer des lingères qui travaillent dans un abattoir en Bretagne parce que c'est le milieu dans lequel je voulais faire travailler ma protagoniste. Sur l'aspect « processus de création », j'ai fait une collecte de parole auprès du label « Jeune Texte en Liberté » qui regroupe de jeunes auteurs et autrices pour leur demander si les situations de précarité, de déception, de classisme décrites par London leur parlaient encore, en les encourageant à me raconter leurs propres expériences. J'ai aussi beaucoup pensé à la figure de Joseph Ponthus en me demandant quel auteur parlait aujourd'hui du travail à la chaîne comme il le fait dans « A la ligne. Feuilletés d'usine ». Enfin, j'ai aussi je pense glissé pas mal de choses de ma vie à moi.

Dans un passage de votre pièce, des lingères reprochent à Edène d'avoir écrit sur elles alors que cette dernière ne souhaite que les défendre. Est-ce que finalement, quand on cherche à raconter la classe ouvrière, même si on en vient, on ne finit pas toujours par être perçu comme un traître ?

Je ne dirais pas ça comme ça. Mais c'est vrai que de manière générale, quand on « écrit quelqu'un » – peu importe sa classe sociale – on le fait toujours un peu dans son dos. C'est lié au geste même de l'écriture qui est solitaire. Le fait d'être raconté par quelqu'un, c'est toujours susceptible d'être ressenti comme une violence. Je pense que quand on écrit, il faut garder ça présent à l'esprit. Ce qui se double d'une autre question : à qui je raconte ces femmes ? Bien souvent, je les raconte aux gens qui lisent, pas à ces femmes elles-mêmes qui, comme le dit un personnage de la pièce, préfèrent les romans d'amour qui se terminent bien. Quand j'écris donc quelque chose qui dans le milieu de ces femmes est admis sans être interrogé, il faut que je me demande comment cela peut être interprété hors de ce milieu.

Justement, pour contrecarrer un peu cet effet, est-ce que vous vous efforcez de faire venir au théâtre des gens qui n'en ont pas l'habitude ?

Bien sûr, mais ce n'est pas propre à cette pièce. Les théâtres font par exemple venir beaucoup de scolaires dont certains ne sont jamais venus au théâtre. On sait toutes dans l'équipe que c'est hyper important quand on est la première rencontre de quelqu'un avec le théâtre parce que bien souvent, ça conditionne toute la perception qu'ils auront ensuite du théâtre. D'où les questions qu'on se pose souvent : est-ce que c'est excluante ? Est-ce que les jeunes ne vont pas se dire : ça raconte d'autres personnes que moi ? Quand on voit ces jeunes être heureux à la sortie de la pièce, on se dit que peut-être un rapport de familiarité avec le théâtre va s'instaurer. **Propos recueillis par Christophe Lehoussé @Crédit photo de Une: @Simon Gosselin**